

tance qui contenait ces cendres est donc aussi un engrais. De plus, pendant la combustion il se dégage de nombreux gaz qui s'échappent avec la fumée et qui, enfouis dans la terre procureraient aux plantes une abondante nourriture. Tout cela est perdu en perdant la sciure de bois.

Les propriétés fertilisantes de la sciure de bois ne peuvent donc faire l'ombre d'un doute; l'essentiel c'est de la mettre en état d'agir, et pour y parvenir il faut la convertir en terreau brun. Mais laissée à elle-même elle est très-lente à se décomposer.

Pour arriver à ce résultat, plusieurs procédés peuvent être employés. Le plus facile est le suivant: On étend la sciure en couches assez épaisses sur le pavé des animaux de la ferme, sous forme de litière et dans les allées. Là elle s'imprègne d'urines, on l'y laisse pendant plusieurs jours jusqu'à ce que son imprégnation soit complète. Puis on la met en tas avec les déjections solides et on la laisse se décomposer jusqu'au moment de l'emploi qui ne doit se faire que lorsqu'elle a pris une teinte brune foncée. Ou bien, on la jette tout simplement dans la fosse à purin et on l'y laisse pourrir. On arriverait au même résultat en mettant la sciure en tas et en l'arrosant avec du jus de fumier et des urines; mais ce procédé demanderait plus de temps et de dépenses.

On peut aussi l'employer en compost avec de la chaux. Pour cela on étend sur le sol une épaisse couche de sciure, sur laquelle on dépose une légère couche de chaux, puis une seconde couche de sciure et une seconde de chaux, ainsi de suite alternativement jusqu'à ce que le tas ait atteint la hauteur de 7 à 8 pieds. On laisse la décomposition se faire pendant environ une année en ayant la précaution de remuer le tas de temps en temps et de l'arroser avec des urines, du jus de fumier et des eaux de lavage.

La sciure de bois traitée par l'un des procédés que nous venons de faire connaître, n'a jamais complètement décomposée lorsqu'on l'emploie; mais elle n'en est pas moins bonne. Elle est surtout excellente pour la fertilisation des terres fortes, qu'elle divise tout en les enrichissant.

Cet engrais a été quelquefois employé dans la culture des plantes de jardin et dans celle des fleurs, et il y a toujours eu d'excellents résultats. Nos lecteurs savent déjà que la sciure est excellente dans la culture des patates: elle leur procure une riche nourriture, leur fait donner un produit abondant et diminue les ravages de la maladie.

Si le cultivateur canadien comprenait bien ses intérêts, il n'y a aucun doute qu'il emploierait la plus grande partie des sciures de bois produites par nos nombreux moulins et alors la pénurie d'engrais dont on se plaint généralement disparaîtrait comme par enchantement. L'illusion n'est plus possible aujourd'hui, avec le système de culture que l'on s'obstine à suivre, notre sol devient rapidement stérile, notre industrie agricole paie à peine les frais de production et notre pays se ruine. Changeons-le donc, au plus tôt; ce système a donné des preuves suffisantes de son incapacité, remplaçons-le par un autre plus intelligent et plus capable de faire de l'exploitation du sol une entreprise lucrative.

Nous savons fort bien que les habitudes d'un peuple ne se changent pas du jour au lendemain; et ce n'est pas ce changement que nous demandons. Nous voulons simplement engager nos compatriotes à introduire une petite et bien facile amélioration dans leur système de culture; c'est-à-dire produire et employer le plus d'engrais possible. Ils le peuvent sans rien changer à leurs habitudes.

La semaine dernière nous avons fait connaître les avantages du vieux tan, aujourd'hui nous avons énuméré ceux de la sciure de bois; mais il reste encore un grand nombre de

substances moins communes que les précédentes, il est vrai, mais beaucoup plus riches et qui seraient une fortune pour notre agriculture si elles étaient plus généralement employées. Nous voulons parler de l'immense quantité de *débris de poissons* produite par nos pêcheries.

De même que pour la sciure et les débris de soieries, la Législature a été obligée de passer une loi pour régler non pas l'emploi, mais la déperdition des débris de poissons abandonnés dans la préparation des produits des pêcheries. Avant cette loi, les débris étaient jetés à la voirie ou dans les cours d'eau. Dans le premier cas, ces débris empestaient l'air de leurs émanations putrides, de sorte que généralement on préférerait les jeter à l'eau; mais les pêcheurs intelligents s'opposèrent de toute leur force à cette seconde manière de se débarrasser des débris de poissons, car, prétendaient-ils, et avec raison croyons-nous, les débris empestent les eaux dans lesquelles ils sont déposés et chassent le poisson. Finalement ils portèrent leur plainte devant la Législature et celle-ci, faisant droit à leurs demandes, régla la question.

Si les agriculteurs avoisinant les pêcheries du Golfe avaient bien entendu leurs intérêts, cette action de la Législature n'aurait pas été nécessaire. Ils auraient recueilli avec un soin jaloux tous les débris de poissons qu'ils auraient pu se procurer; ils n'auraient pas refusé même de les payer un prix assez élevé, comme cela se fait dans plusieurs contrées de l'Europe.

En Bretagne, par exemple, les débris de sardines, de harengs et de différents autres poissons sont considérés comme un engrais des plus énergiques, et aucune partie n'en est perdue. En Ecosse et surtout sur la côte orientale, les fermiers recueillent tous les débris de poissons qu'ils peuvent se procurer; ils répandent les têtes et les intestins de morue dans la proportion de trente quarts par acre. Le prix du quart est d'environ 35 centimes.

Ici, c'est tout différent. Comparée à celle de l'Ecosse et de la Bretagne, notre agriculture est excessivement pauvre, et néanmoins nous gaspillons ce que les cultivateurs de ces contrées ramassent avec tant de soins; et dire que nous en aurions un plus grand besoin qu'eux. A quoi faut-il donc attribuer cette ineptie incroyable chez des hommes intelligents? Nous nageons au milieu d'une immense richesse, et nous refusons de baisser la main pour nous l'approprier. Ah! ne nous plaignons pas de l'ingratitude de la terre, il est encore surprenant qu'elle puisse produire quelque chose avec le système de culture actuel.

Dans les premiers temps de la colonisation, la richesse naturelle du sol était très grande, et l'on pouvait sans inconvénients négliger les engrais qui nous sont si nécessaires en ce moment. Mais aujourd'hui nous sommes dans une situation bien différente. La richesse a disparu, il faut y pourvoir, il faut refaire aujourd'hui ce que nos pères ont détruit, et nous ne pourrions y arriver qu'en utilisant les engrais qu'ils avaient négligés. Mettons de côté le système de culture sans engrais, l'habitude invétérée de laisser perdre les matières fertilisantes, et la répugnance qu'on éprouve à les employer. Ce système, cette habitude et cette répugnance n'ont plus leur raison d'être, les nécessités actuelles les relèguent au second plan, et bien maladroits sont tous ceux qui y tiennent encore.

Dans toute autre contrée que la nôtre, il y a longtemps que les débris provenant de nos pêcheries seraient exploités; des hommes entreprenants les auraient recueillis, transformés en engrais commerciaux; de riches compagnies y auraient même employé leurs capitaux; en Angleterre, par